

L. Pellegrini, compte rendu de M. Gagliano, P. Guérin et R. Zanni (éd.), *Les deux Guidi...*, *Atlante. Revue d'Études Romanes*, 5, 2016, p. 292-295. ISSN 2426-394X

Marina GAGLIANO, Philippe GUERIN et Raffaella ZANNI (éd.), *Les deux Guidi. Guinizzelli et Cavalcanti. Mourir d'aimer et autres ruptures*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2016, 268 p.

Compte rendu par Luciano Pellegrini

Paru en 2016 à la suite d'un colloque à l'Université de Paris III, *Les deux Guidi. Guinizzelli et Cavalcanti : mourir d'aimer et autres ruptures* a constitué un outil très important pour les concours de l'agrégation et du CAPES d'italien en 2016 et en 2017. Les programmes des concours ont changé mais ce livre aura sa place dans la bibliothèque des spécialistes. C'est que visées pédagogiques et scientifiques s'y mêlent adroitement. Les contributeurs ont en effet su tirer parti de l'étude comparée des deux poètes imposée par les programmes, même si celle-ci n'avait rien d'évident. À côté des essais pointus et savants de Luciano Rossi ou de Sonia Gentili, on trouve ainsi des contributions conçues à l'intention des concurrents. La volonté de présenter aux étudiants des textes célèbres a même ouvert le chemin à de nouvelles interprétations : Raffaella Zanni relit ainsi la ballade *Perch'ì no spero di tornar giammai* comme le testament poétique et culturel de Cavalcanti.

Le livre se compose de cinq parties dont les trois premières visent à étudier en parallèle les deux Guidi et à s'interroger sur les rapports de continuité ou de rupture que l'on peut envisager entre deux *corpora* si différents. C'est ainsi que le livre discute l'ancienne catégorie historiographique de « *dolce stil novo* ». L'opposition entre ceux qui, d'un côté, reconnaissent au « *dolce stil novo* » un statut d'école poétique et ceux qui, de l'autre, mettent en cause la cohérence même de ce mouvement, remonte à l'origine même de l'historiographie de la littérature italienne. Dans son *Il dolce stil novo* (Rome, Salerno Editrice, 2014), Donato Pirovano a parcouru la longue histoire du concept. Dans les *Deux Guidi*, il s'agit moins de discuter sa validité que d'y apporter une lumière nouvelle, de deux façons : en essayant de mieux définir les raisons pour lesquelles Guido Guinizzelli serait le père d'une nouvelle poésie, et surtout en revendiquant la valeur de la poésie de Cavalcanti et le rôle qu'elle a joué dans l'histoire littéraire italienne. La tradition critique n'a jamais vraiment réussi à dissocier le poète florentin des tensions (ou de l'ancienne amitié) avec Dante, avec

l'œuvre duquel, comme par l'effet d'une « *calamità* » (p. 10), on continue de comparer toute expérience poétique du Duecento. Or, les travaux récents affirment avec force que la poésie de Guido Cavalcanti constitue un aboutissement en soi, décisif pour la poésie italienne à venir. (Pour cette raison, une bibliographie critique aurait rendu service au lecteur).

Le nombre d'articles portant sur Cavalcanti — les deux parties qui lui sont entièrement consacrées occupent plus de la moitié du livre — ne laisse pas de doute : ce livre fait état d'un fort renouveau de l'engouement pour ce poète, qu'il poursuit. La présence de Roberto Rea, qui a contribué à ce renouveau, en témoigne. Si la place accordée à Guido Guinizzelli est plus restreinte, celui-ci n'est pas pour autant marginal. Sa poésie est analysée à l'aune des perspectives récemment ouvertes par la critique, notamment par Paolo Borsa. Dans ce volume, celui-ci trace un parcours topique allant des origines de la poésie du Notaro jusqu'à Dante. Il souhaite notamment montrer le passage d'une lyrique courtoise à une poésie d'amour « post-courtoise ». En étudiant le topos de l'image mentale de la dame aimée, Borsa insiste sur l'approfondissement « spéculatif » que subissent le thème de l'amour et la poésie elle-même, et ce dès ses origines siciliennes. Il nous aide ainsi à mieux comprendre les rapports délicats et ambigus s'instaurant entre la religion et la poésie d'amour en quête d'une nouvelle légitimité « post-courtoise ». Si d'un côté le danger de l'idolâtrie menace le poète amoureux, de l'autre celui-ci ne cesse, de tisser des liens profonds avec la religion en exploitant ses connaissances philosophiques et médicales. Pour comprendre la poésie d'amour du *Duecento*, il faut en effet définir sa « situation ». Sur les plans idéologiques et littéraires, il est souvent malaisé de saisir les limites entre sacré et profane, entre métaphore, osmose véritable et parodie. Cette relecture de Guinizzelli nous invite à repenser la présence de la Bible et du sacré même chez Cavalcanti dont on oppose l'amour malade et « *sbigottito* » à celui, désintéressé, sacralisé et salvateur qu'exalte Dante Alighieri.

Les contributions portant sur Cavalcanti philosophe (Marcello Ciccuto, Sonia Gentili, Paolo Falzone, Frank La Brasca) nous apportent des précisions précieuses

sur un aspect de la poésie de Guido qui est d'un abord difficile. Plus en général, le livre recontextualise très utilement la poésie des deux poètes. Cela est vrai d'un point de vue philosophique, mais cela l'est également d'un point de vue historique. Le volume s'ouvre sur un article de Giuliano Milani. Nous plongeant dans la Bologne du XIII^e siècle, il précise en historien des catégories fondamentales parfois utilisées sans rigueur dans les études critiques. L'amour doit, bien sûr, naître dans un cœur noble, mais que signifiait être notable, sinon noble, et que signifiait être gibelin à Bologne au milieu du *Duecento* ? Milani reconstruit l'horizon d'action de la famille Guinizzelli : d'un côté, l'affirmation d'une aristocratie professorale et gibeline liée au *Studium* et, de l'autre, le passage du gouvernement de la *militia* à celui du *Popolo*. L'historien rejoint ainsi les thèses de Paolo Borsa. Cela permet de mieux saisir les sous-entendus sociaux et politiques du choix littéraire de Guido Guinizzelli qui se positionnait dans la cité par un retour à l'ordre de la poésie frédéricienne, en rupture donc avec la poésie « guittonienne », municipale et anti-courtoise de l'Italie centrale. Un essai de Silvia Diacciati s'attache à nous montrer les coutumes de l'homme Cavalcanti, magnat énergique et puissant de la Florence des factions. En fin de volume, de façon spéculaire à G. Milani, Enrico Fenzi établit pour Cavalcanti un lien entre poésie et histoire : il parle d'une « *intera operazione morale e politica* » de laquelle la poésie d'amour du florentin ferait partie, et nous invite ainsi à projeter une poésie 'pure' comme celle du fier Guido — une poésie centrée sur les affres et la peur d'un moi menacé par l'amour — sur la toile de fond des « *tensioni e convulsioni della società fiorentina del tempo* » étroitement liées à la naissance d'une nouvelle « *aristocrazia borghese* » (p. 249-250).

Si ce livre a atteint le but exposé avec trop de modestie dans l'avant-propos, à savoir constituer une « petite étape dans l'histoire de la réception des deux Guidi » (p. 11), c'est aussi grâce à son ouverture méthodologique. Je signalerai seulement les essais d'Isabelle Batesi et d'Estelle Zunino. Les deux chercheuses affrontent les textes en suivant une méthode de commentaire de texte de tradition française, que l'on ne rencontre que rarement dans les études italiennes sur le Moyen Âge. Si elles

s'appuient sur l'histoire de la langue et les concordances intertextuelles, leur rigueur philologique sert l'interprétation de textes compris comme porteurs d'un sens autonome. C'est ainsi que chez I. Batesti, l'étude du topos de la mort vivante de l'amant ouvre des perspectives sur la question de la narrativité *romanesque* de l'amour lyrique. De la même façon, chez E. Zunino, l'étude de la présence du corps de la dame jette une lumière nouvelle sur l'idée que, chez les poètes du *dolce stil novo*, le corps de l'aimée s'estompe au profit de l'observation des effets de l'amour. L'importance croissante des effets de l'amour sur le corps du moi nous amène ainsi à interroger la présence des amants malgré l'abolition de tout échange courtois.

Ce volume constitue un outil important pour tous ceux qui commencent à étudier la poésie italienne des origines, ainsi que pour tous ceux qui s'intéressent à la place qu'occupe la poésie d'amour dans un « *nodo decisivo della nostra cultura occidentale* » (Fenzi, p. 239). Peut-être ira-t-on encore plus loin dans la relecture de Guido Cavalcanti, en accordant moins de centralité à sa philosophie. Dans ce volume, le « *primo amico* » est encore très philosophe. Ne s'agirait-il pas encore de réhabiliter le poète qui « avec le corps fait mourir l'âme », face à Dante et à la forme de privilège spirituel et d'universalité qu'on accorde à sa conception de l'amour ?